

CHASSEZ le SURNATUREL, il revient au galop! RAISONNEMENTS FAUTIFS et DÉSINFORMATION TOXIQUE

*Certains journalistes, peut-être naturellement et volontiers plus polémistes qu'impartiaux et objectifs, plus idéologues et de parti pris que bons vulgarisateurs scientifiques, croient pouvoir asseoir leurs succès d'écrivain "médical" et renforcer leur audience auprès du public au sujet des affections mentales en choisissant de promouvoir des idéologies provocatrices parce que contraires au savoir scientifique déjà acquis et bien étayé. En ignorant ce savoir ou en le niant, délibérément ou non (?), et surtout pour faire leur "buzz", ils répandent la confusion et la **DÉSINFORMATION** dans le public qu'ils nourrissent ainsi de faux espoirs et ils desservent les vrais intérêts des malades mentaux chroniques. Ils ne rendent donc service à personne, même pas à eux-mêmes (contrairement à ce que peut-être ils voudraient croire et nous faire croire?)*

Dès que le présent site a été mis en ligne (février 2001) et à diverses reprises ensuite, j'ai constamment rappelé qu'existaient, à propos du "mental" et de l'esprit, deux attitudes philosophiques principales, bien distinctes et diamétralement opposées (*et elles existent encore toujours aujourd'hui, bien représentées tant dans le public en général que chez les "professionnels" de la "Santé Mentale"*).

C'est ainsi qu'aussi bien chez les "psys" que dans le grand public, on rencontre ceux qu'on dénomme les "**spiritualistes**", qui veulent croire que l'esprit est une entité autonome, bien réelle et peut-être concrète, bien que mystérieuse parce que paraît-il insaisissable selon eux; (*p.ex., une très médiatisée apologiste française de la psychanalyse - Mme Elisabeth Roudinesco - tout en vantant hautement dans divers médias les mérites et les vertus uniques qu'elle attribue à cette "discipline" d'étude de l'esprit, et tout en admettant pourtant que "nous sommes de la chimie et de la biologie...", elle avoue néanmoins que "...le psychisme est ce qui [lui] échappe"[sic]).*

Ces **adeptes et croyants au surnaturel** font de l'esprit (*du "psychisme"*) une entité séparée et totalement indépendante du corps - même si, en même temps, ils admettent aujourd'hui que ce dernier peut l'influencer - (et, entre autres "arguments" et raisons invoquées en faveur de l'immatérialité surnaturelle de l'esprit, certains imaginent et prétendent qu'après la mort du corps physique, matériel et périssable, l'esprit immatériel [/ l'âme], enfin dégagé et débarrassé de sa contraignante et encombrante gangue charnelle, parviendrait à survivre éternellement, libéré à jamais de toute attache matérielle.

(Cela, c'est de la théologie - à laquelle on a certes parfaitement le droit de "croire" si on y tient -, mais ce n'est là qu'une allégation totalement dépourvue de preuve(s), ce n'est qu'une croyance qui est simplement le reflet d'une espérance en une survie dans un au-delà hypothétique, surnaturel et invérifiable, ce n'est pas un savoir scientifique reposant sur des preuves testables et confirmées: car le surnaturel n'est pas du domaine de la science [ni d'un savoir empiriquement établi], mais est du domaine de l'imagination humaine inquiète qui peut à sa guise s'autoriser tous les fantasmes, ce qui toutefois ne transforme pas ceux-ci en "réalités").

Tandis que par contre, les "**biologistes**" ou "**matérialistes**", quant à eux, pensent que l'esprit n'est pas une "entité immatérielle" (car ce n'est là pour eux qu'un fantasme bien plus qu'une idée sérieuse, c'est une sorte d'oxymore qui n'est qu'une fiction d'utilisation commode, ce n'est que du *vocabulaire courant*, un mot pratique parce qu'il permet de parler d'une "**chose**" dont l'impossibilité d'existence en tant que "chose", tout comme son évidente absurdité comme "chose" dans notre monde physique réel, se sont depuis longtemps très naturellement et très logiquement imposées à l'intelligence de la grande majorité de nos contemporains instruits, rationnels, raisonnables et réfléchis).

Pour les neurobiologistes (*et les médecins aussi devraient tous être des biologistes*), l'esprit est la manifestation (*l'expression*) continue du fonctionnement **biologique** permanent du cerveau. Cette activité cérébrale bien **biologique** comporte un processus forcément tout aussi biologique, **mémoriel**, qui est à l'origine de la conscience, et cette conscience (*elle aussi prétendument énigmatique, mystérieuse voire quasi surnaturelle pour les spiritualistes*) cesse d'exister, elle disparaît quand survient la mort du cortex cérébral (ou sa déconnexion des structures plus profondes et plus anciennes de cet organe), c.-à d. plus généralement et précisément quand le cerveau s'arrête définitivement de fonctionner.

Les concepts et représentations que certains continuent de nos jours de se faire de l'immatérialité et de l'immortalité de l'âme font partie de l'héritage des diverses croyances et cosmologies que l'humanité s'est successivement construites par l'imagination tout au long des millénaires, depuis les fort nombreuses, les plus antiques cosmogonies aujourd'hui pour la plupart oubliées ou "éteintes" et disparues, jusqu'aux religions encore aujourd'hui présentes dans leurs versions actuelles. Ces dernières ont repris et adopté, des anciennes mythologies, et en ont remanié pour leur propre usage une partie des mythes préhistoriques et antiques les plus solidement implantés au temps de leur splendeur, afin de plus commodément se faire accepter pour ensuite pouvoir s'imposer à leur tour en se substituant sans trop de heurts aux anciennes religions "fatiguées, usées ou décadentes" et en prenant leur succession.

Transmises des parents à leurs enfants encore en bas âge, d'une génération à la suivante, ces croyances auxquelles on s'est insensiblement habitué font par nature preuve d'une tendance obstinée à se maintenir durant des siècles malgré qu'elles sont inéluctablement vouées à entrer tôt ou tard en contradiction évidente et flagrante (*voire en conflits ouverts*) avec les connaissances plus récentes (modernes) acquises grâce au développement et à la diffusion des sciences et à la généralisation de l'instruction et de l'éducation.

Cette sorte de **rémanence** prolongée des croyances persistant malgré l'apparition de savoirs bien avérés qui les contredisent peut paraître surprenante et est souvent irritante par le contraste ou le caractère anachronique qu'elles présentent avec nos connaissances scientifiques actuelles, qui le plus souvent leur sont contradictoires. La persistance de ces croyances s'explique en majeure partie par ce qu'on appelle "**l'imprégnation**" (*au sens de l'éthologiste Konrad Lorenz*) de l'esprit encore immature ("*malléable*") des enfants respectueusement crédules envers la parole des adultes.

Cet esprit naïf des jeunes enfants absorbe et accepte sans examen critique les croyances qui lui sont instillées par les parents, ces adultes aimants perçus par les enfants comme les "grandes personnes" qui assurément ne peuvent leur mentir, c.-à d. les omniscients dépositaires naturellement incontestés de tout le savoir disponible et de l'autorité, les détenteurs de

convictions taboues que ces parents avaient eux-mêmes dans leur jeune âge héritées de leurs propres ascendants et qu'ils ont pour la plupart conservées ensuite. Sans en être réellement conscients, ils les ont depuis hébergées et véhiculées dans leur cerveau comme des parasites symbiontes profondément incrustés, ce à quoi en effet elles ressemblent fort (comme les "**mèmes**" selon Richard Dawkins, voyez [ici](#)).

A chaque génération, tout au long et jusqu'au bout de la chaîne que celles-ci forment à la suite les unes des autres, les parents transmettent ces "*mèmes*" à leur tour et en donnent le mode d'emploi et l'exemple à suivre aux oreilles, aux yeux et à la *mémoire* de leurs rejetons, de telle sorte que ceux-ci, ainsi précocement "imprégnés" comme par un tatouage quasi indélébile marquant leurs neurones, puissent plus tard se mêler sans danger à la société environnante, sans risquer, p.ex. de faire preuve d'une inhabituelle et discordante voire innovante et dérangement originalité de pensée, ou de manifester un comportement susceptible de provoquer la méfiance, la réprobation voire la discrimination et l'ostracisme de la part de leurs contemporains défenseurs intolérants, jaloux et intransigeants des traditions religieuses majoritaires ou dominantes.

Une fois parvenus à l'âge adulte (ou à "l'âge de raison"), la majeure partie des gens hésitent à examiner et se refusent à remettre en question des convictions qui leur plaisaient jusqu'alors, parce qu'ils y ont tenu "depuis toujours" sans trop y penser vraiment, et que si il leur en fallait changer, ce changement risquerait de leur paraître un revirement, voire un reniement difficile à faire accepter par l'entourage et par conséquent très inconfortable à vivre à l'avenir.

(Et c'est sans aucun doute aussi pourquoi tous les religieux "professionnels" tiennent tellement à "instruire" de leurs dogmes et de leurs doctrines les enfants dès leur plus jeune âge, car c'est à cette période de leur vie qu'ils y sont le plus accessibles et réceptifs et s'y conforment en toute innocente confiance sans y opposer trop de questionnement intempestif ou gênant.) (Rappelons-nous entre autres exemples la phrase "Laissez venir à moi les petits enfants..." des Evangiles chrétiens, ou encore l'importance et le prestige que revêt pour les musulmans la mémorisation précoce et sans failles du texte du Coran imposée à certains enfants choisis pour devenir imams, pour qu'ils parviennent à la restitution souhaitée verbatim, automatique, fidèle et par cœur des textes sacrés).

J'ai déjà répété de nombreuses fois sur ce site que les médicaments psychotropes enfin capables d'influencer favorablement les manifestations des affections mentales chroniques (*mais leur efficacité n'est que partielle!*) ne sont apparus et leur usage ne s'est répandu qu'à partir des années 1950. Auparavant, les "traitements" psychiatriques (d'ailleurs en général inefficaces) consistaient soit en interventions plus ou moins physiques à prétextes et prétentions "physio-[psycho]-thérapeutiques" assez fantaisistes et arbitraires, soit en tentatives de suggestion et de conditionnement par la parole (*le discours et l'écoute, "l'échange intersubjectif" [sic]*) et par une sorte d'endoctrinement. Ces méthodes n'obtenaient pas de bons résultats, mais grâce à la longue tradition de leur pratique et à défaut d'autres moyens disponibles, et aussi par une sorte d'entêtement pour ainsi dire aveugle des thérapeutes praticiens, elles continuaient à recevoir la sanction consensuelle et la bénédiction des professionnels de la psychiatrie.

A l'époque de leur découverte et de leurs premières utilisations, les médicaments psychotropes n'ont pas été vus d'un bon œil par une majorité des psychiatres "*spiritualistes*", ce qui se conçoit aisément si on tient compte de la représentation habituelle qu'ils se font de "l'esprit": ils estimaient que les médicaments ne peuvent s'adresser qu'au corps par une approche "mécaniste", alors que la cible visée devait, bien sûr, être l'esprit immatériel, cible qui selon eux ne pouvait

être atteinte que par une approche usant de moyens qualifiés de "spirituels".

Les médicaments psychotropes n'étant que partiellement et aléatoirement efficaces sur les symptômes, ils entraînaient également des effets dits "secondaires" souvent fort gênants (*parce que ceux qui les administraient alors n'en maîtrisaient qu'imparfaitement les propriétés pharmacologiques et cliniques qu'ils n'interprétaient pas clairement ni correctement, et parce qu'ils ne prêtaient peut-être attention qu'aux "symptômes" à éradiquer, ignorant ceux qu'ils provoquaient eux-mêmes par leurs propres interventions, et oubliant et négligeant l'existence des neurones qui, nécessairement, sont à l'origine des "symptômes" et devraient constituer les véritables cibles cachées à traiter*). Ces observations de succès variables et pour le moins mitigés, voire les constats d'échecs, assez fréquents et décourageants, ne pouvaient que susciter et encourager les critiques défavorables et fréquemment virulentes des psychiatres par principe et *a priori* opposés aux thérapeutiques médicamenteuses (*décriées pour des raisons diverses, mais cette fois bien trop souvent plus idéologiques et "philosophiques" que scientifiques et rationnelles*).

De nos jours, la connaissance et la compréhension des mécanismes biologiques des psychoses chroniques, comme par exemple de ceux responsables des schizophrénies, se sont considérablement étendues et étoffées, même si elles sont encore fort loin d'être complètes ni même déjà suffisantes pour permettre de toujours les corriger et de combattre les manifestations de ces affections de manière vraiment satisfaisante. Mais **la nécessité et l'utilité du recours aux médicaments psychotropes neuroleptiques (les "antipsychotiques") ne peuvent plus être contestées et sont enfin reconnues et admises** par une grande majorité de nos "psys" professionnels; (*...bien que je ne peux m'empêcher de soupçonner que nombre d'entre eux souvent ne respectent pas le "bon usage" depuis déjà longtemps recommandé de ces médicaments psychotropes très puissants. Leur usage devrait se pratiquer: avec une certaine prudence, être bien raisonné, bien adapté, attentivement et constamment surveillé chez chaque malade, car les effets en apparence multiples de ces diverses molécules semblent varier de manière très peu prévisible en fonction du cas de chaque patient particulier*).

Et pourtant, malgré l'acceptation des neuroleptiques enfin assez généralement obtenue, (*du moins peut-être seulement en apparence*), certains groupements aux U.S.A, p.ex., en compagnie et à la suite du journaliste américain Robert Whitaker, tentent de ressusciter la polémique entre d'une part les partisans rationnels, pragmatiques et bien informés des psychoses et de leurs traitements pharmacologiques, et d'autre part les opposants par idéologie pure à l'emploi des médicaments neuroleptiques, tels ignorants et/ou désinformés que pour la plupart ils se montrent des diverses manifestations des psychoses schizophréniques et des conséquences qu'elles entraînent sur le quotidien des malades mentaux chroniques.

Ces opposants semblent encore toujours ignorer ce qu'est l'anosognosie, et que celle-ci est responsable du refus des patients de suivre le traitement qui leur serait nécessaire et même indispensable pour continuer à vivre. C'est le retour de la défense et de la promotion, pour le malade mental chronique et psychotique, de la soi-disant liberté et du droit de décider soi-même du traitement qu'il accepte ou non de suivre alors qu'il n'est pas conscient d'être malade et qu'il n'a plus les moyens intellectuels de prendre cette décision en toute connaissance de cause. Selon moi, cela devrait plutôt s'appeler la **"pseudo-liberté individuelle de rester ou non malade, de renoncer à retrouver sa propre capacité de liberté et de jugement"** (une attitude adoptée par des lobbyistes obstinément sourds et aveugles aux évidences, une attitude que, moi,

j'appellerais "l'absurdité due à l'ignorance et au fanatisme d'idées reçues et fausses") (voyez p.ex. <http://www.narpa.org/>).

S'appuyant sur des publications scientifiques (déjà anciennes ou même assez récentes) dont ils ne sont apparemment pas capables d'interpréter correctement toutes les données ni les conclusions, ces "journalistes" (*fort peu "d'investigation" mais sans doute lecteurs rapides de résumés "scientifiques" sommaires*) et les groupes crédules qui les suivent et les soutiennent croient pouvoir répandre la rumeur - fausse - selon laquelle **les malades mentaux chroniques se porteraient mieux et leur affection évoluerait mieux grâce au fait qu'ils s'abstiendraient de leur médication psychotrope**. Selon l'expression de Mr Whitaker, **les médicaments antipsychotiques feraient plus de mal que de bien** (*musique déjà ancienne remise à la mode d'aujourd'hui! Les malades se portaient-ils donc mieux, et leurs symptômes évoluaient-ils plus favorablement avant 1950, c.à.d. quand les neuroleptiques n'existaient pas encore? Il me semble que Monsieur Whitaker, en bon journaliste, aurait au moins dû en entendre parler et s'en expliquer!*).

A nouveau, ces idéologues prennent les effets pour leurs causes. Ils ne voient pas que ce sont les malades au départ les moins sévèrement atteints qui peuvent parfois et de temps en temps risquer d'interrompre (*ou de réduire un peu*) leur médication, tandis que ce sont les plus gravement touchés dont la médication, bien qu'elle ne soit pas entièrement efficace, ne peut être arrêtée sous peine de réapparition voire d'exacerbation des symptômes.

On ne peut s'empêcher de noter l'évidente parenté de ce rejet idéologique des traitements par neuroleptiques avec le rejet, pour le moment bien répandu Outre-Atlantique, des vaccinations contre les maladies infectieuses responsables par le passé d'importantes épidémies meurtrières. Ces campagnes de dénigrement des vaccinations sont, elles aussi, le fait de groupements qui, au départ, ont été désinformés par des publications pseudo- scientifiques, erronées voire mensongères prétendant que les vaccinations sont inutiles, voire toxiques et à l'origine de réactions immunitaires plus dangereuses que le risque même qu'elles sont censées prévenir.

Il faut espérer que ces idées, fausses et elles-mêmes très toxiques, finissent rapidement de fleurir et de prospérer aux U.S.A., avant qu'elles ne parviennent peut-être à traverser l'Atlantique pour faire des ravages chez nous (à la manière des intégrismes créationniste et anti-évolutionniste dont se profilent déjà des velléités en Europe, bien qu'heureusement encore timides et limitées.)